

HISTOIRE ADMIRABLE DU JUIF-ERRANT,

Lequel depuis l'an 33 jusqu'à l'heure présente, ne fait que marcher:

CONTENANT

Sa Tribu, sa Punition, ses Aventures admirables qu'il a eues dans tous les endroits du monde,

AVEC LE CANTIQUE.



A MONTBÉLIARD,
Chez les FRÈRES DECKHERR, Impr. Libraires. 1819.

(6)



Juste ciel ! que ma ronde Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde Pour la cinquième fois, etc.

HISTOIRE ADMIRABLE
DU
JUIF-ERRANT.

Comme le Juif-Errant a été reconnu aux environs de la Ville de Hambourg.

L'AN de Notre-Seigneur 1633, l'Evêque de Slevick, voyageant par le pays de Wittemberg pour aller à Hambourg, et de-là poursuivant son voyage pour se rendre dans une petite ville nommée *Salem*, pour aller rendre visite à un de ses amis, nommé *Franciscus Eysen*, Théologien, homme de grand esprit. Etant arrivé, ils se firent compliment de part et d'autre, et se mirent à discourir en matière de controverse et de religion: le discours étant tombé sur la prédication, Mr. Franciscus Eysen dit les paroles suivantes: *Messieurs, comme vous savez que selon mon devoir je suis obligé de faire mon sermon lundi prochain, qui est la fête des trois Rois, j'invite toute la compagnie à s'y trouver, vous me ferez un sensible plaisir; si vous trouvez quelque chose à corriger dans ma prédication, je vous prie de m'en faire part, je le recevrai comme venant de mes meilleurs amis.*

Le jour étant arrivé que M. Eysen devait faire sa prédication, l'Evêque avec les autres Messieurs s'étant rendus dans l'église, prirent chacun leur place, le Prédicateur voyant que l'Evêque avait aussi pris la sienne, commença son sermon qui fut applaudi d'un chacun.

Pour venir à notre propos, vous devez savoir

que le Prédicateur faisant son sermon, l'Evêque apperçut un homme avec une grande barbe, fort vieux, qui n'était pas loin de lui, lequel avait une telle attention à la prédication, et chaque fois qu'il entendoit le nom de Jésus, il frappait sur sa poitrine avec de grands gémissemens; l'Evêque était plus attentif à le regarder qu'à entendre le Prédicateur, l'Evêque s'imaginant qu'il avait quelque chagrin mortel sur le cœur; enfin la curiosité de l'Evêque fut telle, qu'il fit signe à un de ses domestiques de s'approcher, et lui dit: Voyez-vous bien ce vieil homme, observez-le bien, quand vous le verrez sortir de l'église, priez-le de ma part qu'il vienne à la maison de M. Eysen.

Sitôt que le Prédicateur eut achevé son sermon, et le valet observant son homme, voyant qu'il sortait hors de l'église, le suivit, et va l'accoster, le priant de venir parler à M. son Maître, qui avait quelque chose à lui demander. Cet homme dit: j'en suis content, nous irons voir ce que votre Maître veut de moi. Étant arrivé à la maison, le mena dans la salle, où il y avait beaucoup de monde, l'Evêque lui demanda: Mon ami, de quel pays êtes-vous? Cet homme fit quelque difficulté pour lui répondre. L'Evêque et toute la compagnie qui était présente, voyant bien quelque chose d'extraordinaire en cet homme, fut ravi de l'entendre; c'est pourquoi l'Evêque crut qu'il y avait quelque chose de secret en son cœur, qu'il ne voulait pas révéler, lui dit: Ne craignez rien, moi et toute la compagnie qui est ici présente, sommes disposés entièrement à vous faire plaisir. Enfin cet homme faisant un grand soupir, répondit ce qui suit: Je suis un Bourgeois de Jérusalem, qui ne fait que de marcher par tout le monde, et voilà passé mille années que je ne fais que me promener sans voir la fin de mes souffrances; j'ai été en plusieurs occasions périlleuses sans pouvoir trouver la mort.

L'Evêque ayant entendu cela, lui dit : N'êtes-vous pas peut-être cet homme de qui on a tant écrit? Cet homme dit : Oui, et quand vous voudrez, Messieurs, je vous conterai toute l'histoire de ma vie. Aussi-tôt que la compagnie eut oui cela, dit qu'oui. En attendant, on avoit préparé le diner, l'Evêque fit asseoir cet homme proche de lui : le repas étant fini, il commença à dire :

De la Naissance du Juif-Errant.

Je suis né hors de la Tribu de *Nephtali*, mon nom est *Ahussuerus*, après la création du monde 3962 ; trois années avant que notre Roi Hérode fit mourir ses deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*, par ordre de l'Empereur *Auguste*, mon père était charpentier de son métier ; ma mère était couturière, elle travaillait aux habits des lévites, lesquels elle savait broder en perfection ; mes parens me firent apprendre à lire et écrire, et quand je fus un peu plus avancé en âge, on me fit lire le livre de la Loi et celui des prophètes ; outre ces livres qu'on me donna, mon père en avoit un grand qui étoit vieux et relié en parchemin, qu'il avait hérité de ses ancêtres, dans lequel j'ai lu des choses admirables ; je vous en dirai quelque peu, à cause qu'il touche mon histoire.

Quand notre premier Père Adam avec sa femme Eve eurent deux enfans, savoir Caïn et Abel, ils crurent qu'un de ces deux enfans serait le Messie ; et cela fut bien le contraire, car celui qui paraissait le plus doux fut le plus méchant ; ils avaient toujours cru que Caïn serait le Messie, qu'il leur pardonnerait le péché de désobéissance ; leur espérance s'évanouit bientôt ; car il tua son frère Abel, pour laquelle mort Adam pleura cent ans ; enfin ayant encore eu plusieurs enfans, fils et filles, et voyant que le tems de sa mort approchait, il appela son jeune fils *Seth*, lui dit : Allez-vous

en au paradis terrestre, et demandez à l'Ange Gabriel qui y est avec une épée flamboyante pour le garder, qu'il me laisse encore une fois entrer dedans avant de mourir : Seth qui ignorait tout cela s'y en va, et trouva l'Ange comme il lui avait dit, et fait son message. Mais l'Ange lui dit : Votre père, ni vous, ni vos descendans, n'entreront jamais dans le paradis terrestre, mais bien dans le céleste: ayant dit cela, il lui laissa voir de loin ce charmant lieu de beauté, où son père et sa mère avaient demeuré, et où ils avaient commis le péché de désobéissance ; et quand Seth eut vu ce charmant séjour, il en fut surpris, et en eut une telle tristesse, qu'il se mit surtout à pleurer, et sa douleur fut fort vive. Il s'en alla ; mais l'Ange le rappela et lui dit : votre père doit bientôt mourir ; mais tenez, voilà trois pepins du fruit de l'arbre défendu, et lorsque votre père sera mort, mettez-lui ces trois pepins sous la langue, et enterrez-le ainsi. Seth s'en alla et il accomplit ce que l'Ange lui avait commandé ; il faut savoir qu'au même endroit où Adam fut enterré, quelque tems après il y crût trois arbres qui, avec le tems, devinrent de plus grands en plus grands, jusqu'à ce qu'ils portèrent leurs fruits qui étaient si beaux à voir qu'on ne pouvoit rien souhaiter de plus agréable à la vue, mais qui étaient amers au goût et sablonneux ; ils n'étaient pas mangeables, c'est pour cela que ces arbres sont demeurés là, et qu'on n'en fait aucun cas. Quand nos ancêtres furent menés esclaves en Egypte, Moïse vit une forêt ardente où il parla à Dieu ; c'est dans la même forêt qu'il eut sa verge avec laquelle il fit tant de prodiges ; comme en la présence de Pharaon il fit changer sa verge en serpent, fit ouvrir la mer, fit sortir une fontaine hors d'un rocher, et beaucoup d'autres miracles que vous pouvez lire dans la sainte Écriture.

Quand nos Pères furent venus dans la Terre-



Moi, cruel et rebelle, je lui dis, sans raison :
Pars, ame criminelle, de devant ma maison, etc.

promise, ils commencèrent à bâtir des villes et de grands châteaux pour se défendre contre leurs ennemis. Il faut savoir que lesdits arbres, dont nous avons ci-devant fait mention, étaient encore en leur même endroit; ils étaient sur une montagne où la ville de Jérusalem fut bâtie, et ces arbres demeurèrent hors des murailles de la ville jusqu'à ce que le Roi Prophète Daniel après la mort du Roi Saül, les fit entourer de murailles, fit bâtir auprès une demeure pour lui, à cause que les fruits de ces arbres étaient extrêmement beaux à la vue, et il ne se pouvait rien voir de plus charmant. Une fois ayant cueilli trois de ces pommes, il en coupa une en deux, il n'y trouva rien autre que de la terre; dans la deuxième il y trouva écrit *Charscheeab*, c'est-à-dire, *il accepte ceci en amour*; dans la troisième, il y trouva la Passion de N. S. J. C. laquelle le Roi Prophète a prédit dans ses Pseaumes. Enfin, pour abréger l'histoire des différentes guerres entre les Rois d'Israël et d'autres pays, la ville de Jérusalem fut détruite de fond en comble, après avoir été ruinée plusieurs fois; le palais de David est sur cette montagne et lesdits arbres éloignés de la ville d'un quart de lieue, et cela est demeuré en son entier jusqu'à ce qu'Antipator, père du Roi Hérode, fit abattre le palais et lesdits arbres l'an 3030 pour rendre le terrain plus spacieux, qui était un endroit destiné pour faire mourir les malfaiteurs, et cette montagne appelée *Golgota*. Lesdits arbres furent menés dans la ville de Jérusalem, proche du Temple, contre une grande muraille, où je me suis assis plusieurs fois dessus, et joué avec mes camarades plus de mille fois, ce sont les mêmes arbres qui ont servi à faire la croix où N. S. J. a été crucifié.

Des trois Rois et de la fuite en Egypte.

Pour revenir à mon premier propos, ayant aux environs de 9 à 10 ans, j'ai entendu mon père

dire à ma mère qu'il venait d'arriver en la ville de Jérusalem trois Rois qui cherchaient après un Roi nouvellement né, et cela à dessein de l'aller adorer; mais il n'y avoit personne qui leur pût enseigner où cela était arrivé, mais peut-être que cela pourrait se trouver en Bethléem. Mais étant curieux de voir ces trois Rois, je m'informai de la route qu'ils avaient prise, et les ayant suivis et trouvés dans le chemin qui allait en Bethléem, je les ai regardé tous trois. Un d'entr'eux était noir, d'une moyenne grandeur, mais les deux autres étaient fort robustes et fort grands, l'un était plus vieux que l'autre. Comme c'était l'après-midi qu'ils étaient partis hors de Jérusalem, la nuit les surprit, et il parut une étoile qui éclairait aussi fort que la Lune, et qui paraissait aussi grande, laquelle nous mena en un certain chemin que je n'ai jamais pu retrouver, tant la clarté de l'Etoile m'avait ébloui; marchant ainsi la nuit, je m'apperçus que l'Etoile s'arrêta sur une petite maison; les Rois ayant aussi apperçu cela, descendirent de leurs chameaux, et entrèrent dans ladite maison; en même tems leurs domestiques apportèrent les présens, et croyant être dans une belle maison où étant entré avec toute la suite, je m'apperçus alors que ce n'était qu'une Etable; ne pouvant rien voir, je me fourrai entre les jambes des gens, et j'apperçus une femme tenant un petit enfant sur son giron, et les trois Rois qui étaient prosternés contre terre, lui firent l'adoration; je n'eus pas long-tems le plaisir de voir tout ce qui se passait, car par malheur pour moi, on me marcha sur la main, dont j'en saignai bien fort, et m'obligea de me retirer avec grande peine, à cause d'un grand nombre qui était de la suite des trois Rois qui voulaient tous loger dans la ville de Bethléem. Aussi-tôt que j'apperçus l'aube du jour, je m'en retournai au logis et fis un récit à mon père de ce que j'avais vu. Il fut fort surpris,

quand je lui dis que la femme que j'avais vue, et qui tenait son enfant sur son giron, était la femme du Charpentier avec qui il avait travaillé à un certain bâtiment il n'y a pas long-tems. O Dieu! cria le père, c'est Joseph. Je lui répondis: Je ne ne sais son nom, mais je l'avais vu ensemble travailler à un tel endroit et à un même bâtiment; car ils devaient travailler tous deux pour gagner leur vie. Quelque tems après il y eut un bruit dans la ville que le Roi Hérode faisait chercher par-tout Jésus le Roi nouvellement né; mais ne pouvant le trouver, et étant irrité contre les trois Rois qui lui avaient promis de venir, ce qu'ils n'avaient pas fait, étant entré en une telle rage, qu'il donna ordre d'égorger tous les enfans nouvellement nés, jusqu'à l'âge de trois ans, sans épargner son propre fils, croyant par-là envelopper Jésus, et par cette voie être toujours Roi. Dans ce tems, Joseph eut une inspiration de fuir en Egypte avec l'Enfant et la mère, ce qu'il fit s'en allant sans dire adieu à personne avec grande tristesse. Elisabeth, cousine de Marie, eut aussi nouvelle de faire de même avec S. Jean-Baptiste; elle n'eut pas beaucoup de tems pour fuir, car les soldats étant dispersés de tous côtés, faisaient un carnage horrible de tous ces innocens; elle s'enfuit hors de sa maison, et vit une montagne s'entr'ouvrir, elle se sauva dedans avec son fils. Zacharie s'était sauvé dans le temple de Salomon, les soldats vinrent, et lui demandèrent où sa femme et son fils étaient. Il dit: Je n'en sais rien. Il fut incontinent massacré; son sang rejaillit sur l'Autel qui n'a jamais pu être effacé. Dans ce tems ma mère avait un fils de deux ans entre ses bras qu'elle arrosait de ses larmes, et le baisait tendrement, trois soldats sont entrés qui lui arrachèrent son enfant, et le poignardèrent en ma présence, et puis le jetèrent par terre: quand cela fut fait, ils s'en allèrent.

Quelque tems après l'horrible carnage des Innocens, le Roi Hérode eut une grande maladie avec une puanteur si horrible, que personne ne pouvait rester auprès de lui ni vouloir le servir; les vers sortaient de tous côtés et le rongaient; qui peu-à-peu le mirent aux abois; de plus il avait une telle chaleur en son corps, qu'il paraissait qu'on lui brûlait les entrailles. Il avait une faim et une soif enragées; il fit tous les remèdes imaginables; mais tout cela ne le put assister; voyant enfin qu'il devait mourir, il fit appeler son premier Ministre, et lui donna un ordre secret, que d'abord qu'il serait mort, qu'il fit mourir tous les principaux grands du Royaume, à cause que le deuil aurait été plus grand dans toute la Judée; mais tout cela n'a pas été exécuté, et on n'a eu aucun égard à ses commandemens; car tous les gens du pays eurent une joie extrême d'être délivré d'un si méchant monstre. Quand ce Roi dénaturé fut mort, sainte Elisabeth revint chez elle avec son fils, et ayant appris la mort de son mari, elle tomba évanouie: on la croyait morte, parce qu'elle demeura trois jours sans sentiment: chacun l'allait voir, et moi aussi avec mon père; et quand nous fûmes là elle revint de son évanouissement; elle commença à gémir et lamenter sur la mort de son mari. Peu après revint aussi Saint Joseph et la Sainte Vierge Marie, et ils ne demeurèrent pas à Jérusalem, mais dans une petite ville, nommée *Nazareth*, pas loin de Jérusalem: ils venaient tous les jours de solemnités au Temple, où j'ai vu plusieurs fois Jésus entre les bras de sa sainte Mère.

Des souffrances de Jésus-Christ, la vie de Judas, et la punition du Juif-Errant.

QUAND le Juif-errant eut un peu repris haleine, et que toute la compagnie eut été fort attentive à son discours, M. Van-Eysen le pria de pour-

suivre son discours pour savoir la fin de l'histoire du Juif-errant; ce qu'il fit en cette manière :

S. Jean ne fut pas plutôt mort que J. C. vint prendre sa place et prêcha: moi-même j'ai été à sa prédication plus de trente fois, sur-tout il appela des gens à lui et le suivirent ; il faisoit plusieurs grands miracles : j'ai vu guérir les aveugles et la resurrection du Lazard, j'ai mangé des cinq pains et de ces deux poissons, qui fut un grand miracle, car moi seul j'avais bien la valeur d'un poisson, et du pain à proportion : considérez aussi que nous étions 5000 personnes, et on a rempli encore 12 corbeilles qu'on emporta. Dès ce même tems les Prêtres de la loi résolurent entr'eux de prendre Jésus, mais ils ne savaient de quelle manière réussir : ils craignaient le peuple qui était fort porté pour Jésus, comme il est arrivé le jour des rameaux, lorsqu'il fit son entrée en Jérusalem sur une ânesse. Les peuples pour faire honneur à Jésus, coupèrent des branches de palmiers et d'autres arbres, d'autres leurs vêtemens, et les mirent dans les rues par où il devait passer, et ils criaient : Salut et gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Les applaudissemens du peuple animèrent de plus en plus les ennemis de Jésus, et après survint Judas, un des disciples de Jésus, lequel vendit son Maître pour la valeur de trente deniers. Aux environs d'onze heures, j'entendis grand bruit dans la rue, je m'en vins à la porte pour voir ce qu'il y avait; je vis beaucoup de monde qui me répondit qu'on allait prendre Jésus dans le jardin de *Gethsémani :* d'abord que j'eus entendu cela, je pris ma lanterne pour aller voir avec les autres, pensant que je verrais là quelque chose d'extraordinaire, comme en effet il arriva. Quand nous fûmes là arrivés, Jésus n'eut pas sitôt prononcé quelques paroles que nous tombâmes tous à la renverse, comme si c'eut été un coup de foudre, même un homme

étant proche de moi, tomba sur ma lanterne et la rompit en cent pièces. On prit d'abord Jésus, on le lia, et on le mena devant le Grand-Prêtre, là il fut très-bien examiné, mais il ne trouva rien à sa charge. Je m'en allai à la maison pour prendre un peu de repos, le matin, je ne fus pas plutôt éveillé, qu'on me dit que le traître Judas s'était pendu, je m'en allai à l'endroit où il était pendu, je le vis, et ses boyeaux lui sortaient hors du ventre. Je vous conterai sa généalogie.

Son père était sorti de la Tribu de Ruben, il était Jardinier, et il faisait quelque négoce en terre et en arbres, quand sa mère fut enceinte de son dernier enfant, qui était le même Judas, elle songea qu'elle enfantait un enfant qui avait une couronne en sa main, laquelle couronne il jeta en terre, et la brisait avec ses pieds, de-là ce même enfant alla proche de son père lequel il tua: quand cela fut fait, il s'en alla au temple où il brisa tous les ornemens, tuant, volant ce qui était de quelque valeur, et puis s'en alla. Sa mère étant éveillée, et fort allarmée d'un si terrible songe, le conta à son mari, qui alla demander par-tout ce que pouvait signifier un tel songe, à la fin on lui dit qu'il aurait un fils qui tuerait un Roi et son père, et aurait une grande passion pour amasser de l'argent, à tel effet qu'il ferait toutes les méchancetés imaginables. Quand le père de Judas eut entendu cela, il fut fort triste, et pour éviter un si grand malheur et le prévenir, ils prirent résolution entr'eux que dès le moment que l'enfant serait né, de le mettre dans une cassette sur la rivière, afin que le courant de l'eau l'emmenât; cela arriva comme ils avaient projetté. Judas étant âgé de dix jours fut porté par sa mère dans la rivière du Jourdain qui se décharge dans la mer méditerannée. Cette cassette où Judas était dedans, fut repoussée par le vent dans l'Isle de Candie. Le Roi de cette isle se promenant avec sa femme, apperçut cette

cassette flottant sur l'eau, il la fit chercher pour voir ce qu'il y avait dedans; elle fut ouverte: on y trouva un bel enfant, auquel on donna quelque rafraichissement pour le fortifier, parce qu'il était fort débile. Le Roi donna ordre qu'il fut élevé. Quand il eut atteint l'âge de six ans, il le fit nommer *Judas*, parce qu'on voyait à ses habillemens que c'était un enfant de Juif.

Judas fut élevé avec le fils du Roi pour lui servir de compagnie. Le jeune Prince était un an plus vieux que Judas; et quand ils vinrent plus en âge, il remarqua que Judas dérobait de l'argent ou quelqu'autre chose, par ainsi qu'il s'accoutumait à dérober. Le jeune prince le dit au Roi son père, lequel fit appeler Judas et le fit incontinent fouiller: on lui trouva de l'argent, des bagues de grand prix et quelques joyaux qu'il avait pris à la Reine et au Prince; le Roi le fit fouetter, et lui dit: Vous n'êtes pas mon fils, encore que vous en portiez le nom; vous n'êtes qu'un enfant trouvé, qu'on a tiré hors de l'eau, vous n'avez été élevé à la cour que par charité. Judas, à ces paroles, eut une telle rage au cœur de n'être point ce qu'il pensait être, qu'il prit la résolution d'en tirer vengeance, parce qu'il s'imaginait que le jeune Prince était cause de son malheur. Il épia le tems et comment il s'y prendrait: l'occasion se présenta bientôt: étant allé se promener ensemble, et arrivant dans un petit bois, il prit une bûche, et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le tua. Ayant fait cela, il prit la fuite du côté de la mer, ayant trouvé un petit vaisseau qui allait en Egypte; de-là il revint à pied en Jérusalem, où il trouva occasion de se mettre en service proche d'un grand Seigneur, parce qu'il était circoncis, ce qu'il ne savait pas lui-même, on lui apprit la loi des Juifs et les coutumes d'Israël.

Quelque tems après, son Maître l'envoya acheter des pommes, et lui enseigna la maison; c'était

justement celle de son père, mais il ne le connaissait pas, et comme il avait toujours envie d'amasser de l'argent, il monta sur la muraille du jardin, et commença à cueillir des pommes : son père se trouvant là par hasard, lui dit : Pourquoi venez-vous me voler mes pommes? et lui dit encore quelques paroles piquantes, de quoi Judas entrant en fureur, le prit par la tête, et lui donna tant de coups qu'il le laissa pour mort, puis il prit ses pommes et s'en alla. Le lendemain sa mère vint faire ses plaintes à son maître, et lui dit que son mari était là mort des coups que Judas lui avait donné. D'abord on le mit en justice, on lui donna cette sentence que d'abord qu'il serait mort, il épouserai la veuve, ce qui est aussi arrivé peu de tems après, car ainsi Judas se maria avec sa propre mère, et puis on lui donna le surnom *Iscarioth*, qui signifie en notre langue *Meurtrier* ou un *Homicide*, il vécut long-tems avec sa mère, et a été connu sous le nom de *Judas Iscarioth*.

Judas vivant ainsi avec sa mère, il arriva qu'allant se coucher et ôtant ses bas, sa mère apperçut que les deux doigts du milieu étaient attachés ensemble: elle fit un grand cri, en disant : O Seigneur ! je vois que mon songe n'est que trop véritable, et qu'il est accompli ; car les orteils de l'enfant qu'ils avaient mis dans la rivière étaient aussi semblables, et plus cette femme regarda Judas, plus elle trouva en sa phisionomie que c'était son fils ; et ce qui le vérifia encore mieux, c'était une tache grise qu'il avait aux tempes, comme son enfant avait pareillement, et voilà comme Judas fut reconnu.

Dans ce tems Jésus prêcha au peuple qu'il devait faire pénitence, et il fut conseillé à Judas avec sa femme de suivre Jésus ; mais il délaissa sa femme qui était sa mère, devint un des douze Apôtres de J. C. lequel en après vendit son maître et Seigneur

pour trente deniers, puis se pendit, comme j'ai dit ci-devant.

Le tems approchant que J. C. devait être crucifié, l'on vit toute la ville en trouble, les gens couraient les rues, les uns par-ci, les autres par-là, de plus la grande fête de Pâques approchait, il n'y avait pas de tems à perdre; les ouvriers de la ville eurent ordre de faire une croix, la sentence étant donnée que Jésus devait être crucifié; ils prirent lesdits trois sommiers comme j'ai dit ci-devant: savoir les trois arbres qui étaient crus hors des pepins qui avaient été mis sous la langue d'Adam après sa mort. Quand la croix fut achevée, on la mit sur les épaules de Jésus pour être portée à la montagne du Calvaire, qui était le lieu où on faisait mourir les malfaiteurs. J'étais à ma porte et vis les gens courir, en disant: on va crucifier Jésus. J'ai pris mon enfant sur mes bras pour le lui faire voir; je vis Jésus qui venait chargé d'une pesante et lourde croix, tout en chancelant; il vint devant ma porte, et voulant un peu se reposer; moi prenant cela pour un affront, j'ai dit à J. C. ces paroles fort aigres: Allez, allez, allez-vous-en de ma porte, je ne veux pas qu'un scélérat se repose là.

D'abord Jésus me regarda d'une mine triste, et répondit: Je vais et reposerai, vous marcherez, et vous ne vous reposerez pas, vous marcherez tant que le monde sera monde, et cela jusqu'au dernier jour du jugement. Alors vous me verrez assis à la droite de mon Père pour les douze Tribus des Juifs qui me crucifieront. D'abord j'ai mis mon enfant en bas de mes bras, et j'ai suivi Jésus. La première que je vis, ce fut Ste. Véronique, qui vint essuyer la face de Jésus avec un linge, et la face demeura empreinte: un peu plus loin je vis Marie et d'autres femmes qui pleuraient, et vis passer un ouvrier qui avait une manne avec des cloux et un marteau; il prit un de ces cloux et

l'approcha du nez de Marie, en disant : voyez, femme, c'est avec ces cloux que votre fils sera cloué : je m'en allai avec lui jusqu'à la montagne ; étant venus là ils prirent la croix et la mirent par terre, puis ils enfoncèrent de grands cloux dans le tems que les autres valets du bourreau dépouillèrent Jésus : étant dépouillé tout nud en présence de tout le monde, aucun ne détournèrent leurs yeux pour ne point voir un si triste spectacle, d'autres en riaient et s'en moquaient. Marie ôtant un linge du sa tête, l'envoya pour couvrir la nudité de Jésus. On le crucifia, et la croix fut posée dans le même endroit où Adam avait été enterré, là où étaient les arbres dont j'ai parlé. Après que Jésus eut prononcé quelques paroles, il mourut ; alors l'air s'obscurcit, et il survint une grande tempête, les morts sortirent de leurs tombeaux ; les rochers se fendirent ; et au pied de la croix la terre se fendit en deux : Longin vint avec une lance, et perça le côté de Jésus qui était mort, il en sortit encore du sang de la plaie, et ce sang coula dans la fente qui était au pied de la croix, lequel précieux sang arrosa les corps d'Adam et d'Eve, lesquels avaient été là enterrés ; et qui étaient réduits en cendres. Longin était borgne, et sitôt qu'il eut percé le côté de J. C. il coula du sang sur sa main, et sentant quelque chose en son œil, il le frotta avec sa main qui était ensanglantée, et d'abord il recouvrit la vue ; quelque tems après il se fit baptiser, et il est mort martyr. Quand le Juif promenant eut un peu reposé, et et qu'un chacun de la compagnie eut dit son sentiment sur son histoire, il recommenca en disant : Aussi-tôt que J. C. fut mort, je jetai la vue sur la ville de Jérusalem pour la voir encore une fois ; car j'étais comme contraint de la délaisser, par ainsi je commençai mon voyage, et ne savais par où j'allais, je passais les hautes montagnes, par-tout où je vais, je n'y saurais rester, jusqu'à

l'heure que je vous parle. Messieurs, en faisant une profonde révérence à toute la compagnie, il me semble que je suis sur des charbons ardens ; encore bien que je sois assis, mes jambes se remuent. Pour dormir, je n'en ai pas besoin ; car je ne dors jamais : enfin, pour abréger, je poursuivis mon voyage ; ayant marché quelques jours, je me trouvai en Egypte, de-là je m'en allai à Azirut, c'est l'endroit où les enfans d'Israël passèrent la mer rouge à pied sec ; d'Azirut je m'en allai en Amérique. Dans l'isle de Candie, les gens vont tous nus, hormi qu'ils se couvrent la partie d'une peau de bête sauvage. De-là je m'en allai à Malhado, là je vis un père qui écartelait sa fille, et en jetait les pièces sur les campagnes, que les oiseaux vinrent manger, et cela était un sacrifice pour les Dieux. De-là je m'en allai au Mexique, les gens de ce pays adorent Dieu et le Diable ; ils adorent Dieu, afin qu'il leur donne toute sorte de prospérité ; ils adorent le diable, afin qu'il ne leur fasse aucun mal ; ils ont encore d'autres dieux particuliers ; ils prennent un homme tout en vie, lui ouvrent le ventre avec un couteau, et lui arrachent le cœur ; et le sang qui en découle, ils le mettent dans un pot, et de cela en font un pâté qu'ils brûlent : et voilà le sacrifice des Mexiquains. De-là je m'en allai au Japon, là je vis une mère qui tua ses deux enfans, parce qu'elle ne pouvait leur donner la subsistance, et ces meurtres sont permis en ce pays-là ; quand un père et une mère ne peuvent nourrir leurs enfans, et qu'ils n'ont pas le moyen, ils peuvent les tuer. De-là je pris ma route par Cuba, et parcouru toute l'Amérique, je vins en Afrique et de-là en Lybie, là je vis tout le contraire ; car les femmes là sont les maîtresses, elles apprennent toutes sortes d'exercices militaires, tant pour le combat que pour la chasse ; elles vont en campagne pour chercher leurs ennemis, et leurs maris demeurent

au logis pour faire leurs ménages et garder leurs enfans ; il faut remarquer que ce ne sont que des filles, car pour les fils, on les tue, on n'en garde qu'un de chaque famille, car c'est une loi entr'elles de tuer tous les mâles, et par ainsi elles restent toujours les maîtresses ; elles ont leur Reine qui les commande, et quand elles ont atteint l'âge de douze ans, on leur coupe le sein droit, afin qu'elles tirent de l'arc plus aisément, et elles sont appelées *Amazones*. De-là je m'en allai en Canarie, quand les jeunes hommes se marient, c'est la coutume que la jenne épouse doit coucher la première nuit avec le prince, pour avoir l'honneur d'être du parentage. De-là je m'en allai au royaume de Barça ; là je vis le temple de Jupiter Ammon, c'est dans ce temple où la statue d'Alexandre-le-grand fut posée pour y être adorée comme une divinité. De-là je m'en allai dans le désert de Zaara, où l'on marche bien cent lieues avant de pouvoir trouver une goutte d'eau. De-là je vins au pays d'Aziattanus, ces gens vivent comme des bêtes, on les appelle *Ottentots* ; ils se mangent l'un et l'autre, et quand ils font quelque prisonnier, soit de leurs voisins ou autres, et on lui donne bien à boire et à manger, pour le tant mieux engraisser, et puis quand ils veulent se réjouir, ils mènent leurs prisonniers tout couronnés de fleurs à un certain lieu destiné pour cela, puis ils se mettent à danser et à chanter, puis ils découpent ce pauvre misérable tout en vie et le mangent ; ils appellent cela un *Ducace*. De-là je viens au Monomotapa ; le prince est gardé par des femmes et par des chiens qui sont sa garde ordinaire. De-là je poursuivis mon chemin, et vins en Songebar, Ajan et en Ethiopie, là où on apprend la loi juive qui y fut apportée par la Reine de Saba ; ce pays est tout rempli de serpens et de couleuvres d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouve de la grosseur d'une jambe et toutes

velues, de trente et quarante aunes de long. De-là je vins en Asie où je trouvai plusieurs pays et villes, j'avais déja bien voyagé des années en ce tems-là, car j'y trouvai bien du changement. Après avoir traversé bien du pays, je vins en Europe, et de-là en Libanie, où je vis un jeune homme se pendre ; la raison de cela était qu'il avait commis un meurtre, et pour cela il devait se pendre soi-même, c'est la coutume ordinaire du pays. De-là je vins en Italie et de-là à Rome où il y avait beaucoup de chrétiens que je vis martyriser pour la foi. Ensuite je vins à Samagoie, là où le fils se marie avec sa mère, quand le père est mort; la fille avec son père, les frères avec les sœurs, c'est la coutume du pays. Après avoir vu tout cela je fus en Moscovie; ils brûlent les corps morts; dans le même endroit où il y a un corps brulé, ils y apportent tous les jours à boire et à manger pour donner quelque rafraîchissement à l'âme du défunt. Puis je passai une rivière qu'on appelle le *Rhin*, et j'apperçus une petite ville qu'on appelle *Cologne*, là je vis la statue d'un grand homme, qui était d'argent massif, qui est une de leurs principales divinités, il y venait des pélerins de tous les endroits, et cela par mille et mille, et ils appelaient cette statue *Teutis*. De-là je passai la Meuse, là je vis une grande ville qu'on appelle *Tongres*, elle a trois lieues en longueur, dans laquelle il y avait quatre Rois qui gouvernaient chacun une partie de la ville, et de-là je passai par Bavai qui est une très-grande ville, en laquelle il y a un des plus beaux palais de l'Europe, c'est le lieu où l'empereur Tibère faisait sa demeure; cette ville a douze lieues en rondeur, et était pleine de différents peuples, et il s'y faisait un très-grand négoce. Je passai en France et vins à Marseille, là je m'embarquai sur un vaisseau, et vins en Asie; poursuivant mon chemin, je vins encore une fois en Judée, et je ne trouvai plus ni

parens ni amis, car il y avait déja cent ans passé que je ne faisais que de me promener, ainsi j'avais un grand chagrin de vivre si long-tems; je délaissai encore une fois Jérusalem, puisqu'il n'y avait plus personne qui me connaissait, avec intention de me mettre dans tous les périls imaginables pour y perdre la vie, car j'avais un mortel ennui de vivre si long-tems; mais tout ce que je fis fut peine perdue, parce que la parole de Dieu devait être accomplie; je me suis trouvé dans plusieurs batailles, et y ai reçus plus de mille coups d'épée et d'arquebuse, sans pouvoir y être blessé, et suis invulnérable, mon corps est dur comme un rocher, toutes les armes qui se puissent imaginer ne sauraient me nuire, car j'ai été sur mer, et plusieurs fois j'ai fait naufrage; mais je suis sur l'eau comme une plume, je ne me saurais noyer; pour le boire et le manger, je m'en passe fort bien; pour la maladie, je n'en ai jamais, et ne puis mourir; j'ai déja parcouru le monde quatre fois, et j'ai vu de grands changemens par-tout, des pays ruinés des villes bouleversées, que je serais long-tems à vous raconter.

Quand le Juif promenant eut fini son histoire, il se leva pour s'en aller; mais l'Evêque lui dit de rester encore un peu, il lui présenta de l'argent pour faire son voyage, mais le Juif lui répondit: Je n'en ai pas besoin, je peux facilement demeurer plusieurs années sans boire ni manger, encore que je sais le faire aussi bien qu'un autre; touchant mes habillemens, bas et souliers, je n'en ai pas besoin, parce qu'ils ne s'usent jamais; et en faisant une profonde révérence à toute la compagnie il se remit en marche pour la cinquième fois.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Sur un Air de Chasse.

EST-IL rien sur la terre, Qui soit plus surprenant, Que la grande misère du pauvre Juif-Errant? Que son sort malheureux Parait triste et fâcheux!

Dans Paris la grande ville, Des Bourgeois en passant, D'une humeur fort docile, L'accostèrent un moment, Jamais ils n'avaient vu Un homme si barbu.

Un habit très-difforme Et très-mal arrangé, leur fit croire que cet homme Etait fort étranger, Portant, comme un ouvrier, Devant lui un tablier.

Lui dirent: Bon jour, Maître, De grâce accordez-nous La satisfaction d'être Un moment avec vous; Ne nous refusez pas, Retardez donc vos pas.

Messieurs, je vous proteste Que j'ai bien du malheur; Jamais je ne m'arrête, Ni ici ni ailleurs; Par beau ou mauvais tems, Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge, Vénérable vieillard, d'un pot de bierre fraîche Vous prendrez votre part, Nous vous régalerons Du mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire Plus d'un coup avec vous; Mais je ne puis m'asseoir, Je dois rester debout; Je suis en vérité Confus de vos bontés.

De savoir votre âge, Nous sommes tous curieux? A voir votre visage, Vous paraissez fort vieux, Vous avez bien cent ans, Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne, J'ai bien dix-huit cents ans; Chose sûre et certaine, Je passe encore douze ans: J'avais douze ans passé, Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes-vous point cet homme De qui on parle tant, Que l'Ecriture nomme Isaac Juif-Errant? De grâce dites-nous, Si c'est sûrement vous?

Isaac Laquedem, Pour nom me fut donné, Né dans Jérusalem, Ville bien renommée; Oui, c'est moi, mes enfans, Qui suis le Juif-Errant.

Juste Ciel! que ma ronde Est pénible pour moi! Je fais le tour du monde Pour la cinquième fois; Chacun meurt à son tour, Et moi je vis toujours.

Les mers je traverse, Les rivières, les ruisseaux, Les forêts très-épaisses, Les montagnes, les côteaux, Les plaines et les vallons, Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dans l'Amérique, C'est une vérité, Ainsi que dans l'Afrique, Grande mortalité; La mort ne me peut rien, Je m'en apperçois bien.

Je n'ai point de ressource, En maison, ni en bien; J'ai cinq sous dans ma bourse,

Voilà tout mon moyen, En tout lieu, en tout tems, J'en ai toujours autant.

Vous êtes donc coupable De quelque grand péché, Pour que Dieu, tout aimable, Vous ai tant affligé; Dites-nous l'occasion De cette punition.

C'est ma cruelle audace Qui cause mon malheur, Si mon crime s'efface, J'aurai bien du bonheur, J'ai traité mon Sauveur Avec trop de rigueur.

Allant sur le Calvaire, Jésus portant sa croix, Me dit en débonnaire, Passant devant chez moi: Veux-tu bien, mon ami, Que je repose ici?

Moi, cruel et rebelle, Je lui dis sans raison: Pars, ame criminelle, De devant ma maison, Avance et marche donc, Car tu me fais affront.

Jésus, la bonté même, Me dit en soupirant: Tu marcheras toi-même Pendant plus de mille ans, Le dernier jugement Finira ton tourment.

De chez moi, à l'heure même, Je sortis bien chagrin; Avec douleur extrême, Je me mis en chemin; Dès ce jour-là je suis En marche jour et nuit.

Messieurs, le tems me presse, Adieu la compagnie: Graces à vos politesses, Je vous en remercie; Je suis trop tourmenté Quand je suis arrêté.

FIN.